

Hommage à Robert Bisailon

Robert,

Je te connais depuis près de 20 ans. Très rapidement, deux traits de ta personnalité m'ont séduit.

Le premier, c'est cette idée-force qui t'habite et t'anime : l'école est une institution sociale, elle n'a de sens que par la société dans laquelle et pour laquelle elle agit. Au cours de ma vie, j'ai rencontré des éducateurs dont les actes ou les paroles m'ont marqué. Mais je n'ai rencontré personne qui incarnait, si constamment, si profondément et si naturellement que toi, cette évidence : l'école n'a de sens que par la société dans laquelle et pour laquelle elle agit.

Et c'est pourquoi un des premiers avis, sinon le premier, de ta présidence au Conseil supérieur de l'éducation plaidait pour un renouvellement du contrat social de l'école. C'est pourquoi aussi les États généraux que tu as présidés ont été des États généraux **sur** l'éducation et **non** de l'éducation. J'ajouterai que c'est aussi pour cela que certaines orientations du rapport sur la réforme du curriculum d'études, celles qui concernent la socialisation, n'auraient pas été écrites comme elles l'ont été, si je ne t'avais pas auparavant rencontré.

Le deuxième de ces traits, c'est ton intelligence stratégique. Tu sais discerner dans une situation donnée les forces en jeu, les luttes, alliances et ralliements possibles. Tu sais aussi te décider, choisir le cap, rassembler autour de lui, puis entraîner.

Ces qualités de stratège, tu les avais sans doute développées dans les arènes syndicales et j'ai eu l'occasion de les voir s'exercer lors des États généraux sur l'éducation. Mais je te l'avoue, au moment où tu as accepté le poste de sous-ministre, je me suis demandé comment ce trait marquant de ta personnalité aurait l'occasion de s'exprimer et pourrait survivre au sein d'un appareil, d'une machine plus propice aux jeux tactiques qu'à l'engagement stratégique. Je craignais que tu ne sortes de là, émasculé, les ailes rognées.

Mais ici encore, c'est ton intelligence stratégique qui t'a permis d'échapper à ce piège. Tu as saisi, avant bien d'autres, que la réforme dont tu devais assurer la mise en œuvre ne se contentait pas de changer le contenu des programmes d'études, mais que plus profondément elle changeait une dizaine de grandes régulations qui s'étaient mises en place progressivement dans le système tout au long de dizaines d'années. Il fallait donc, pour amorcer ces changements, t'impliquer, entraîner les acteurs du terrain, ces centaines et ces centaines de personnes que tu as conduites dans cette entreprise de rénovation. Tu as compris que dans une telle situation, tu devais te comporter en général en chef et non, selon les attentes séculaires des machines bureaucratiques, en chef d'état-major.

Tu as réussi à maintenir cette conception de ton rôle. Aussi ceux et celles qui avaient affaire à toi étaient frappés par ton allant (*l'andante*), ta détermination, ta franchise, d'ailleurs parfois rugueuse, ta simplicité, toutes des qualités des grands chefs de guerre. Cela t'allait bien mieux que la réserve, la componction la morgue dont pensent devoir se draper les officiers d'états-majors. Une amie, qui a eu l'occasion de te connaître ces dernières années, me disait combien ta manière d'être tranchait sur les attitudes et les comportements habituels

de la haute fonction publique. En cela, tu lui faisais penser aux paroles que Mouffe mettait dans la bouche de Charlebois, au temps de sa jeune gloire :

Chus pas un chanteur populaire
Je suis rien qu'un gars ben ordinaire

C'est aussi pour cela que tant de personnes t'ont aimé et t'ont suivi.

Ces deux traits de ta personnalité, nous sommes nombreux, ici, à les avoir connus parce que nous t'avons rencontré ou que nous avons travaillé avec toi. Mais il en est un autre, qui a frappé des personnes qui pourtant ne te sont pas proches. Cette qualité devait être visible, même à distance, et rare chez des personnes qui occupent des postes analogues au tien, pour qu'une journaliste du Devoir ait cru bon d'en faire l'objet d'un éditorial. Elle rendait ainsi hommage à cet aspect de toi qui décrit si bien ce que tu as fait ces dernières années : tu as été un *porteur*.

À la lecture de cet éditorial, deux souvenirs me sont venus. Le premier, ce sont ces mots que tu m'as dits alors que tu venais de lire la version dactylographiée du rapport « Réaffirmer l'école » : « À sa lecture, l'angoisse m'a saisi, car c'est désormais, moi, qui devrai porter ce projet pour le faire exister ». Le deuxième souvenir est venu immédiatement télescoper le premier, c'est celui de l'une de mes anciennes lectures, celle d'un grand roman de Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, dont le titre est emprunté à un poème célèbre (Erlkönig) de Goethe qui commence ainsi :

Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?
C'est le Père avec son Enfant².

Dans ce roman, Tournier revisite – d'où le choix du titre – un des grands mythes, celui des héros qui *portent*, non les *porteurs d'eau*, mais les héros *phoriques* ceux qui *portent sur leurs épaules*. Le héros de ce roman, dans sa jeune adolescence, mal dans sa peau car il vient de grandir de façon démesurée, pressent ce que sera son destin, au moment où, pensionnaire dans un collège, il fait, au réfectoire, pendant le repas qui se prend en silence, la lecture publique de l'histoire, de la légende de St Christophe, *Christophoros*, le géant Porte-Christ, le premier héros *phorique* de la chrétienté.

Je voudrais lire ici un extrait de cette légende, telle que racontée par Tournier. Elle dit bien mieux que je ne saurais le faire ce que font les héros *phoriques*. La charge symbolique de cette légende est tellement forte, qu'elle nous aide à comprendre ce que tu as fait, Robert, quand on dit que tu as été un *porteur*.

Voici ce texte :

L'ermite lui dit : « Connais-tu tel fleuve où bien des passants sont en péril de perdre la vie ? - Oui, dit Christophe. » L'ermite reprit : Comme tu as une haute stature et que tu es fort robuste, si tu restais auprès de ce fleuve et si tu passais tous ceux qui surviennent, tu ferais quelque

² Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?
Es ist der Vater mit seinen Kind

chose de très agréable au roi Jésus-Christ que tu désires servir. » Christophe lui dit : « Oui, je puis bien remplir cet office, et je promets que je m'en acquitterai pour lui. »

Il alla donc au fleuve dont il était question et construisit une petite cabane sur sa berge. Il portait à la main au lieu de bâton une perche avec laquelle il se maintenait dans l'eau, et il passait sans relâche tous les voyageurs. Bien des jours s'étaient écoulés, quand, une fois qu'il se reposait dans sa petite maison, il entendit la voix d'un enfant qui l'appelait en disant : « Christophe, viens dehors et passe-moi. » Christophe se leva tout de suite et ne trouva personne. Rentré chez lui, il entendit la même voix qui l'appelait. Il courut dehors de nouveau, mais ne trouva personne. Une troisième fois, il fut appelé comme par devant, sortit et trouva sur la rive du fleuve un jeune garçon qui le pria de le passer. Christophe leva donc l'enfant sur ses épaules, prit sa perche et entra dans le fleuve pour le traverser. Et voici que l'eau du fleuve se gonflait peu à peu, l'enfant pesait sur lui comme une masse de plomb ; il avançait et l'eau gonflait toujours, l'enfant écrasait de plus en plus ses épaules d'un poids intolérable, de sorte que Christophe se trouvait dans de grandes angoisses et craignait de périr...

Il échappa à grand-peine. Quand il eut franchi la rivière, il déposa le jeune garçon sur la rive et lui dit : « Tu m'as exposé à un grand danger. Tu m'as tant pesé que si j'avais eu le monde entier sur moi, je ne sais si j'aurais eu plus lourd à porter. » Le jeune garçon lui répondit « Ne t'en étonne pas, Christophe, tu n'as pas eu seulement tout le monde sur toi, mais tu as porté sur tes épaules celui qui a créé le monde : car je suis le Christ ton Roi, auquel tu as en cela rendu service ; et pour te prouver que je dis la vérité, quand tu seras repassé, enfonce ton bâton en terre vis-à-vis de ta maison, et le matin tu verras qu'il a fleuri et porté des fruits. » A l'instant, il disparut. En arrivant, Christophe ficha donc son bâton en terre, et quand il se leva le matin, il trouva que sa perche avait poussé des feuilles et des dattes, comme un palmier...

Robert, le poids de la chose nouvelle, jeune, parce qu'elle innove, est toujours le poids le plus lourd.

Or, ce poids de la chose, encore jeune et pourtant si lourde, de la mise en place d'une réforme, tu t'en es chargé, tu l'as porté. Tu lui as fait passer la rivière, au point que pour certaines choses, le retour en arrière ne sera plus possible.

Mais, au-delà de cette idée, si belle et si essentielle, de ce qu'est le *portage*, de ce qu'est *porter sur ses épaules et faire traverser la rivière*, la chose importante à saisir dans cette légende, c'est l'exacte relation entre le poids du jeune garçon sur les épaules et la floraison de la perche. Il faut des *porteurs*, d'idées encore jeunes, de projets encore jeunes, de réformes encore jeunes, pour que ces choses fleurissent et portent fruits.

Robert, tu as été l'un de ces *porteurs*.

Le 10 octobre 2005